

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LIV

La tour d'Ildegardo

(Suite.)

— Qui donc se rappellerait de ce château d'Ildegardo, dans toute sa grandeur et sa magnificence, dit le vieillard, en s'avançant, et en fixant un regard perçant sur Satanais. Ce n'est pas vous, Madame... Et cependant ce serait possible, car vous avez bien dix-huit à dix-neuf ans, et vous auriez pu connaître ceux qui l'habitaient.

— Qui êtes-vous ? demanda Satanais en frissonnant, et en devinant la réponse qui allait lui être faite.

— Je me nomme Bernard, et j'ai été de longues années au service du baron Ildegardo.

— Bernard, répéta Satanais.

— Oui, reprit le vieillard ; et ce château dont vous parliez tout-à-l'heure est l'ancienne forteresse d'Ildegardo : vous voyez ce qui en reste. Là-bas à gauche vous apercevez les ruines du château de Manfred, et plus à gauche encore celui du baron Georgey. C'étaient les trois plus puissants seigneurs de la Bohême. Mon maître, le baron Ildegardo, qui était surnommé *le tonnerre*, était un grand guerrier et un grand chasseur. Vous voyez, dit le vieillard, en s'interrompant soudain, vous voyez cet arbre qui se penche sur la Moldau, et qui a été brisé par la foudre... eh bien, c'est sous cet arbre, dans les eaux de la rivière que les restes d'Héraclius...

— Assez, assez ! s'écria Satanais avec un accent d'effroi si grand que le chevalier et le vieillard en furent presque épouventés. Puis, saisissant Henri par la main, elle lui dit d'une voix étouffée : — si vous avez pour moi le moindre égard, la moindre considération, je vous en supplie, emmenez-moi d'ici !

— Ils descendirent, suivis de Bernard. Mais à peine avaient-ils mis le pied dans la cour, que plusieurs hommes armés, guidés par Cyprien, s'élancèrent au milieu des ruines. En une seconde, le vieillard fut renversé, et Cyprien se précipita sur Satanais.

— Meurs donc ! et que ma vengeance soit assouvie s'écria Cyprien, en levant sa dague.

— Non, c'est toi qui va mourir, montra-t-elle, répliqua Satanais en reconvrant son courage ; et, tirant son poignard, elle s'élança sur son ennemi avec la furie d'une tigresse.

Tout cela se passa en un clin d'œil. Henri de Brabant dégaina son épée, et engagea avec ses adversaires une lutte terrible, mais inégale. Il allait infailliblement succomber, lorsque Blanche, couverte de son armure, tourna l'angle de la tour, et se jeta au milieu de la mêlée.

Une pause d'un instant suivit cette apparition ; et Bernard, recevant dans ses bras Satanais dont le bras était rougi de sang, l'entraîna loin du combat, quand Cyprien cria à ses hommes : — saisissez-la, mes amis ! saisissez-la, je vous en conjure, ne la laissez pas échapper.

Et, comme s'il eût été métamorphosé en démon, Cyprien se précipita sur Henri et Blanche, qui, placés côte à côte, couvrèrent la retraite de Satanais.

— Nous voici encore combattant ensemble, mon cher inconnu ! dit Henri de Brabant. Puis, comptant d'un coup d'œil ses adversaires, il ajouta : cinq contre deux, c'est beaucoup, mais nous avons vu mieux que cela.

Pendant une minute ou deux la lutte fut acharnée, mais deux des hommes de Cyprien tombèrent, et les autres ne tardèrent pas à prendre la fuite en voyant accourir les serviteurs de Henri de Brabant que le bruit du combat avait alarmés.

Laisant à ceux-ci le soin de finir la besogne, le chevalier monta rapidement l'escalier de la tour, par où Bernard avait emporté Satanais. Il se rassura en apprenant que la blessure que lui avait faite Cyprien n'avait rien de dangereux, et que quelques jours suffiraient pour la guérir. Linda et Béatrice arrivèrent sur ces entrefaites, pour prendre soin de leur maîtresse : et au moment où Henri de Brabant se disposait à redescendre, un de ses serviteurs apparut en haut du donjon, et lui dit : — Je suis chargé de la part de l'étranger qui a combattu avec vous, de présenter ses excuses à Votre Excellence.

— Comment ! il est parti ? demanda notre héros, contrarié de cette nouvelle preuve d'excentricité de son ami inconnu.

— Oui, répondit le domestique, il m'a ordonné de dire à Votre Excellence que des affaires graves et importantes l'obligeaient à remonter tout de suite à cheval ; il est parti de ce côté.

— C'est la route du château de Rotenberg, dit Bernard, en observant le point indiqué par le domestique. Mais à présent que Votre Excellence va devenir mon hôte pour une nuit, continua le vieillard, en se tournant vers le chevalier, il faut que vous sachiez que tout ce que je pourrai vous offrir, c'est un repas frugal pour vous et vos compagnons, et un abri pour vos chevaux. Si vous voulez le permettre, je vais descendre donner à vos domestiques les indications qui leur sont nécessaires. Je reviendrai ensuite ; et, si vous le désirez, je vous raconterai une histoire bien triste et bien lugubre.

Lorsqu'il se trouva seul, Henri de Brabant frappa doucement à la porte de la cellule, et apprit de Linda, qui vint ouvrir, que Satanais avait repris connaissance, et que tout danger, de ce côté, était passé. Ainsi rassuré, il alla s'asseoir sur une pierre d'où ses regards pouvaient embrasser l'espace. Il se rappela la terreur que Satanais avait manifestée en entrant dans les ruines du château d'Ildegardo ; et, malgré lui, il se sentit envahir par une sensation de crainte et de malaise. Il était tout entier à ses réflexions, lorsque le vieillard revint, prit place à côté de lui, et commença son récit dont nous allons donner l'analyse.

LIV

L'histoire des trois châteaux.

Le baron d'Ildegardo, vous ai-je dit, fut surnommé *le tonnerre*. Son père était un homme sévère et morose, mais brave comme un lion. Il n'eut de son mariage qu'un fils, et jamais enfant n'eut plus sujet de regretter la perte de sa mère, car à peine fut-elle dans le tombeau, qu'il fut abandonné aux soins des laquais et des valets. Il demeura comme prisonnier dans le château, et consacra tout son temps aux exercices alors en vogue. Son existence n'était pas heureuse, et il ne dut pas éprouver beaucoup de chagrin quand on vint lui apprendre que son père était mort d'apoplexie.

— Je me rappelle encore ce jour ! L'intendant du château, nommé Korali, le médecin de la maison et moi nous nous rendîmes auprès de lui et nous le salvâmes du titre de baron d'Ildegardo. Il avait alors dix-huit ans. Tous ses vassaux croyaient, d'après l'éducation qu'il avait reçue, qu'il serait encore plus belliqueux encore que ne l'avait été son père. Aussi leur surprise fut-elle grande quand on le vit s'enfermer dans ses appartements et abandonner le gouvernement de ses affaires à Korali, qui exerça en son nom, toutes sortes de tyrannies.

Deux ans se passèrent de cette façon, lorsque Manfred, le possesseur du château dont vous voyez d'ici les ruines, envahit soudainement ses domaines à la tête d'une troupe nombreuse, battit Korali, et le força à se réfugier dans le château. Ildegardo sortit alors de son engourdissement, livra une nouvelle bataille qu'il perdit, et fut réduit de chercher son salut dans la fuite. Soudain son cheval tomba, et le baron fut lancé à terre. Il se lamentait et appelait tous les saints à son aide, lorsque tout à coup le baron de Rotenberg, sortit d'un bois voisin et se présenta devant lui.

— Tu demandes du secours, lui dit-il ; je suis prêt à l'aider. Jusqu'ici tu as dédaigné et méprisé mon amitié ; c'est donc à de certaines conditions que je consentirai à te sauver.

— Parlez ! dit Ildegardo.

— Ecoutez ! dit le baron de Rotenberg d'un ton solennel. Tu ignores sans doute pas que je préside une société secrète dont la mystérieuse influence s'étend dans toute la Bohême, et qui est connue sous le nom de tribunal de la statue de bronze. La statue de bronze a des serviteurs qui lui sont voués dès leur berceau.

— Continuez, dit Ildegardo ; dites à quelles conditions vous m'accorderez votre secours.

— Jure de consacrer le premier-né de tes enfants au service de la statue de bronze, répondit le baron de Rotenberg, et dans quelques heures j'aurai dispersé tes ennemis. Mais dépêche-toi, car il n'y a pas une minute à perdre.